## TEMPERATURE

Du 17 octobre 1900.

Thermomètre de E. & L. Claudel, Opticiens, No 148 rue du Canal, entre Carondelet et Baronne

| | Fahrenheit | Centigrade |
|---|---|---|
| 7 h. du matin | 76 | 24 |
| Midi | 80 | 27 |
| 3 P. M. | 78 | 25 |
| 6 P. M. | 76 | 24 |

### Bureau météorologique.

Washington, D. C., 17 octobre—Indications pour la Louisiane—Temps—en partie couvert jeudi et vendredi; vents légers à frais du nord-est.

## NOTRE Nouveau Feuilleton

Le feuilleton dont nous venons de commencer la publication, est de ceux qu'on lit avec le plus vif intérêt du premier au dernier chapitre.

L'auteur, Georges Spitzmuller, un nom connu dans le monde des Lettres, a été heureux dans la conception et la peinture des personnages qu'il met en scène dans *Infâme!* œuvre éminemment morale, où les caractères les plus divers se rencontrent, s'entrecroisent, où les situations sont neuves pour ainsi parler, mais où la vertu triomphe du vice. La vie est faite de contrastes, et c'est dans cette œuvre d'imagination toute pure qu'on appréciera tout ce qu'il y a de beau, de magnanime dans une âme que la sensibilité, le dévouement et l'abnégation, poussés jusqu'à l'héroïsme, rendent capable de tous les sacrifices, une âme ouverte à tous les généreux sentiments.

## L'ŒUVRE —DU— REPUBLICANISME

Il faut l'avouer, nous assistons, depuis quelques années, à d'étranges spectacles dans notre république, la plus démocratique, dit on, qu'il y ait au monde—ce qui n'empêche pas le parti qui s'intitule démocratique de s'y trouver souvent en minorité, et le parti des richards, des financiers, des spéculateurs, des millionnaires, voire des milliardaires—car il y en a parmi nous—de s'intituler effrontément et exclusivement républicain. Il y a, dans les idées comme dans les faits, une confusion, un renversement qui confond la raison humaine. On en est à se demander où l'on se trouve, qui l'on trompe et de qui on se moque.

Pas plus tard qu'hier, il y avait un grand meeting à New York. Vingt mille citoyens étaient réunis pour entendre un orateur, aujourd'hui simple citoyen, et dans une vingtaine de jours, le chef probable de l'Etat. Les couleurs nationales flottaient de toutes parts et l'on voyait briller en lettres lumineuses des inscriptions qui donnaient une haute idée des institutions et des aspirations de ce peuple.

Cependant, devant l'estrade où étaient groupés les orateurs qui devaient se faire entendre, éclatait en caractères de feu cette ahurissante devise: *We want to remain a free people*—nous voulons rester un peuple libre.

C'est vraiment à n'y pas croire. Quoi! le peuple si fier, si indépendant auquel on reprocherait volontiers au dehors d'être trop libre, serait menacé dans ses libertés les plus chères et il pousserait un cri d'alarme. Cela fait au premier abord l'effet d'une énormité, d'une absurdité. Rien de plus réel cependant.

Oh! que les libéraux de tous les pays se rassurent. On n'en veut pas aux institutions. On les respecte, on les laisse intactes, au moins en apparence.

Pourquoi s'en prendre à elles quand on peut se passer de leurs secours. Foin de la politique! Elle engendre des discussions interminables qui tournent toujours au détriment des véritables conservateurs. En dehors de la politique n'y a-t-il pas le commerce, les affaires auxquels les politiciens n'entendent rien. C'est sur le terrain économique que l'on porte la question. C'est au nom de la liberté commerciale et pour le bien public que l'on travaille. On forme des associations industrielles et commerciales, on centralise les affaires; elles y gagnent au double point de vue de la qualité et du bon marché. Les produits sont meilleurs et le prix de revient baisse immédiatement.

Ce raisonnement a paru dès l'abord si juste que toutes les classes laborieuses s'y sont laissé prendre. C'est à elles, à parler franchement, que le parti républicain a dû ses succès depuis plus de vingt ans.

Malheureusement, à force de centraliser on finit par monopoliser. Il arrive un jour où tous les produits d'une même industrie tombent entre les mains de deux ou trois industriels qui disposent complètement des produits de toutes les usines, de toutes les fabriques, de toutes les fermes, de toutes les plantations, font la hausse et la baisse au gré de leurs caprices, de leurs intérêts.

Et voilà tout le monde industriel et agricole à la merci de quelques exploiteurs qui s'enrichissent au dépens du public et se font en quelques années des fortunes colossales.

Voilà bien le but que poursuivaient les républicains et qu'ils ont atteint, à la confusion et pour le malheur de ceux qui les ont aidés à mettre en exécution leur œuvre monstrueuse.

Sans doute, les républicains ne comptaient pas, dès le premier jour, sur le succès étourdissant qu'ils viennent d'obtenir. Ils en sont éblouis eux-mêmes et ils ne craignent plus d'avouer leur conquête. Jetez un coup d'œil sur nos industries, la hausse est partout dans la vente des produits. Il n'y a que les salaires des travailleurs qui restent dans le statu quo, quand ils ne sont pas à la baisse.

Quant aux institutions, elles sont toujours les mêmes. On se garderait bien d'y toucher; elles tournent nécessairement au profit du patron ou du Trust. Qu'importe au spéculateur que le travailleur vote ou ne vote pas? A ses yeux, le resultat est le même, puisque le prolétaire est obligé de voter comme ses patrons et au bénéfice de ses patrons, pour ne pas mourir de faim.

Telle est la situation faite aujourd'hui aux Etats-Unis, grâce aux bienfaits du républicanisme.

Reste à savoir si le pays, fatigué à la fin de tant de monstruosités, ne jettera pas cette horde d'exploiteurs par dessus bord.

Bien de meilleur que l'eau d'Abita gazeuse. Essayez-la vous en serez vite convaincus.

Délivrée partout $1,60 par douzaine.

## Paroles Impériales

Les fières et mystiques paroles de l'empereur d'Allemagne intéressent toujours et inquiètent aussi parfois. Celles qu'il profère dans la lettre par laquelle il répond à l'empereur de Chine intéresseront sans inquiéter. Elles marquent la volonté de Guillaume II de réclamer, avec le reste du monde civilisé, les réparations nécessaires, mais de les réclamer sur un terrain où les puissances les plus hésitantes, les plus timorées pourront se rencontrer.

Cette haute admonestation de l'empereur d'Allemagne, qui parle avec l'empereur de Chine de souverain à souverain et essaye de lui faire sentir l'énormité de l'offense qu'il a laissé commettre, était le seul langage qui convint du moment où l'on ne voulait pas tenir Kouang Sou pour "personnellement responsable de l'iniquité commise", comme dit la réponse impériale. Mais elle ne s'en tient pas aux reproches; elle insiste avec tout le monde civilisé sur la nécessité absolue des réparations et des châtiments. Kouang Sou avait écrit à l'empereur allemand, en parlant du baron de Ketteler: "Nous disposons que l'on fera des sacrifices à l'autel à la mémoire du mort, nous ordonnons au premier secrétaire Koung-Kang de faire des libations à l'autel." Cette réparation mystique était bien quelque chose, étant donné l'importance capitale qu'ont les rites en Chine; mais ce n'était pas assez: il est difficile, surtout dans le Céleste-Empire, de se rendre compte de la valeur donnée à de telles performances religieuses: Kouang-Sou pouvait faire les libations aux mânes du baron de Ketteler avec toute l'indifférence ironique de Socrate ordonnant le sacrifice d'un coq à Esculape, ou même ne pas les faire du tout. A l'Allemagne, pour la mort de son ministre, et au monde en général, pour l'attaque des légations et la mort de tant d'étrangers et de chrétiens, il fallait quelque chose de plus pondérable, et aussi de plus public. Guillaume II répond à l'empereur de Chine: "Comme empereur d'Allemagne, comme chrétien, je ne puis considérer le crime comme expié par une libation"; puis il ajoute, en faisant allusion aux fonctionnaires responsables: "Si Votre Majesté leur inflige les peines qu'ils ont méritées, je considérerai ces châtiments comme une expiation qui suffit aux nations chrétiennes."

Par ces paroles, l'empereur d'Allemagne manifeste les volontés communes de toutes les puissances, celles que la France avait déjà signifiées, le 19 juillet, à la Chine, en mettant, au nombre des conditions de la médiation qu'on lui demandait, "les châtiments inévitables."

De plus, Guillaume II pose la question sur un terrain où il a toutes les chances d'être suivi par les alliés; il accepte la punition des coupables par la Chine elle même, et n'en fait plus une condition dont la réalisation devra être préalable à l'ouverture des négociations. La lettre impériale confirme la note publiée l'autre jour par l'officieuse *Post*; elle marque bien la retraite de l'Allemagne de la position très avancée où l'avait placée la note de M. de Bülow, qui, en proposant de ne se prêter à des négociations qu'après la livraison des coupables aux puissances, lesquelles se réserveraient la tâche de les châtier, risquait d'isoler pour longtemps le gouvernement de Berlin et de prolonger d'autant la crise.

## UNE LETTRE.

Nous lisons dans le journal *Des Débats*:

S. M. Jules Ier, "roy légitime de France, fils et seul successeur du Roy-Soleil Louis XIV", nous adresse copie d'une lettre qu'elle vient d'adresser "à sa cousine l'impératrice d'Allemagne, Dauphine de France". La longueur de ce message royal ne nous permet point, à notre grand regret, de le mettre tout entier sous les yeux de nos lecteurs. Nous devons nous contenter d'en donner la substance: on trouvera d'ailleurs assez facilement le texte original. Sa Majesté nous écrit, en effet, qu'elle l'a fait parvenir "au préfet de police Lépine, à Ernest-Louis Alex. Millerand et Georges Leygues, ses sujets insoumis". Après avoir rappelé à sa cousine l'impératrice qu'il est le seul héritier légitime de la Couronne de France, il s'occupe, n'ayant point d'enfants, de regler sa succession. Le Code, qui défend au juge d'hériter du condamné, écarte du trône les Orléans régicides et le traité d'Utrecht interdit aux Bourbons-Anjou de régner en France. La descendance mâle des Bourbons sera donc éteinte à la mort de Jules Ier et la Couronne devra passer à la branche féminine, c'est-à-dire à Guillaume II, descendant par sa mère, Victoria de Saxe-Coburg, d'Antoinette de Bourbon, grand'tante de Henri IV. "Après que Dieu aura disposé de notre royale personne, écrit Jules Ier, l'empereur pourra se faire sacrer à Reims 75e roi de France; il peut dès aujourd'hui s'intituler Dauphin" Hâtons-nous d'ajouter que le roy légitime n'engage pas le Dauphin à user de ses droits. "Nous connaissons nos sujets, dit-il; jamais ils n'accepteraient une dynastie étrangère." Aussi, se souvenant que le duc de Berry a laissé des petits fils morganatiques, se propose-t-il de les légitimer. Mais il profite de son étroite parenté avec l'empereur d'Allemagne pour lui soumettre un plan, dont l'exécution lui semble très facile et qui aurait pour but de remanier la carte entière de l'Europe. La France, augmentée de quelques provinces voisines, s'étendrait du Zuyderzée jusqu'à Gibraltar et ferait contre-poids à l'Angleterre et à l'Amérique d'une part, de l'autre à la Russie et à l'Allemagne, et la guerre, du coup, se trouverait supprimée. L'Autriche serait supprimée au profit de l'Allemagne; la Pologne serait rétablie; la Russie s'indemniserait en Orient. Jules Ier prend, en outre, l'engagement d'amortir en un an toutes les dettes de l'Europe. Enfin, voici le post-scriptum de la lettre royale: "Nous déclarons à la face du monde que, si nous tenons la puissance de nos pères, nous abolirons de tout notre pouvoir la Papauté, cette orgueilleuse et ingrate vassale que notre aïeul et prédécesseur Philippe IV le Bell dut souffleter; toutes les dignités ecclésiastiques et toutes les communautés religieuses dont nous avons reconnu les abus."

**La beauté se rapporte au sang.**

Un sang pur donne une peau nette. Il n'y a pas de beauté sans cela. Le Cascarets, Candy Cathartic épure le sang et le garde ainsi en stimulant le foie paresseux et en éliminant du corps toutes les impuretés. Commencez dès aujourd'hui à vous débarrasser des boutons, clous, taches, points noirs et de ce teint bilieux et maladif en prenant Cascarets, —beauté pour dix sous. Chez tous les pharmaciens, satisfaction garantie, 10cts, 25cts, 50cts.

## PLAQUE COMMEMORATIVE.

Un groupe des anciens élèves de Vaugirard, réunis en comité sous la présidence de M. le duc de Lesparre, a décidé d'offrir à l'Institution une plaque commémorative en souvenir de leur très regretté camarade, le colonel de Villebois Mareuil.

L'artiste chargé d'exécuter ce travail était tout désigné: c'est M. Marquet de Vasselot, l'auteur des épées d'honneur offertes à Dodds et à Marchand, du monument du général de Miribel, de la statue du marquis de Morès et de beaucoup d'autres interprétations patriotiques.

On peut voir dans l'atelier de l'artiste la plaque en question, très belle dans sa simplicité: on y voit, au dessus de lauriers décoratifs, les traits du regretté colonel. Elle porte gravée cette simple inscription:

Georges de Villebois Mareuil, colonel breveté d'infanterie, officier de la Légion d'honneur, né le 22 mars 1876, tué par l'ennemi à Boshof (Etat libre d'Orange) le 5 avril 1900.

Elève du père Olivaint.

## La lettre de l'empereur.

Correspondance de Berlin:

On ne sait rien à Berlin de la lettre autographe qui, para t-il, aurait été adressée par l'empereur de Chine à l'empereur d'Allemagne. Même si ce document est authentique, il est douteux qu'il ait une influence quelconque sur la politique de l'empire allemand, car il n'est pas d'usage, dans les milieux gouvernementaux de Berlin, d'attacher une grande importance à de simples formalités.

La *Post* publie ce soir un intéressant article de fond sur la situation. Le but de cet article est évidemment de jeter de l'huile sur les flots troublés.

Pour commencer, la *Post* répudie une fois de plus l'opinion qui a cours à l'étranger que l'Allemagne est résolue à rendre l'impératrice douairière responsable de tout ce qui s'est passé. Il est difficile de déterminer avec précision le degré de responsabilité qu'incombe à l'impératrice et au Tsung-li-Yamen, car il est probable que tous deux ont dû être contraints de temporiser avec les Boxers.

Les récits du siège des légations montrent, en effet, que tantôt ils ont fait preuve d'amitié à l'égard des étrangers et que tantôt ils se sont montrés irréconciliables à leur égard.

En outre, la *Post* proteste énergiquement contre les rumeurs alarmistes qui circulent tous les jours relativement aux relations des puissances alliées. Elle dément en particulier la nouvelle d'après laquelle un conflit serait imminent entre l'Angleterre et la Russie, où le Japon prendrait le parti de l'Angleterre.

Enfin, la *Post*, parlant de la possibilité d'une "triple alliance extrême orientale" entre la Russie, l'Allemagne et la France, déclare que jusqu'ici il n'a jamais été question de rien de semblable et que la politique allemande ne tend nullement à former un groupe séparé de puissances, mais au contraire à trouver une ligne de conduite commune sur laquelle toutes les puissances puissent se mettre d'accord.

Les dépêches reçues aujourd'hui d'Extrême Orient sont rares et n'offrent aucun intérêt.

Toutefois, un télégramme de Tien-Tsin en date du 29 annonce que le docteur Mumm Von Schwarzenstein, le nouveau ministre d'Allemagne en Chine, est arrivé à Tien-Tsin et qu'il s'est installé au consulat allemand.

## DELICATESSES CHINOISES.

Les Chinois ont toutes les délicatesses, et rien, pas même les graves préoccupations de l'heure présente, ne les empêche d'étendre jusqu'aux plus humbles animaux leur fraternelle sollicitude Voici, d'après *Fou Tchéou Herald* le texte d'une récente ordonnance que l'ont peut voir encore affichée dans le "hall des Bons Avertissements", et dont les "clichés xylographiques" sont pieusement conservés dans le palais de Ung Sing Roh: "Il est sévèrement défendu de boire du lait de vache! L'homme n'a pas le droit de soustraire aux animaux leur nourriture, particulièrement à la vache qui est le plus utile de tous. Les hommes qui ne font point de distinction entre l'humanité et le monde animal sont méchants et insensés. Ceux qui vendent du lait souillent leur conscience pour gagner de l'argent, et ceux qui en boivent dans la pensée que leur corps en profite ne sont pas moins blâmables. Sous prétexte que leurs enfants s'alimentent de lait, ils veulent faire comme eux. Mais les animaux ont les mêmes besoins. Qui nourrira les veaux, si les hommes prennent pour eux tout le lait de vache? Et ne faut-il pas craindre qu'il en résulte une haine amère et de fâcheuses dispositions chez les vaches et les veaux? Les animaux ne savent pas parler; autrement, ils vous diraient qu'en leur prenant leur nourriture vous vous faites semblables aux bêtes à quatre pieds. D'ailleurs, la vie et la mort ont leurs limites fixées; en quoi le lait de vache pourrait-il allonger ou améliorer la vie humaine? Respectez donc ce qui est le bien de vos frères inférieurs; ainsi, seulement, vous pourrez vivre heureux, vous et vos enfants, et les enfants de vos enfants". On ne saurait mieux dire ni étayer de plus forts arguments une thèse plus juste. Mais que va devenir, en Chine, l'industrie des fromages? et à quoi les Tityres célestes occuperont ils désormais leurs bucoliques loisirs?

## CE QU'ILS PESENT.

Les monarques sont des gens de poids, c'est entendu. Mais s'ils pèsent lourdement sur le budget de leurs peuples, en va-t-il de même sur la vulgaire balance automatique qui vous avertit que "nul ne se connait qui souvent se pèse".

De tous les souverains européens, c'est Carolus, un Portugais qui n'est pas gai, qui détient le record de la pesanteur: il pèse exactement quatre-vingt-douze kilos; après lui vient immédiatement Ferdinand de Bulgarie avec cent soixante-quinze livres. Oscar de Suède pèse quatre-vingts kilos.

Guillaume II a des poids très variables, suivant les uniformes qu'il endosse et aussi à cause d'une maladie d'estomac qui l'oblige à une diète absolue pendant des journées entières: en moyenne, il pèse cent soixante livres. François Joseph d'Autriche pèse soixante-dix kilos; Victor-Emmanuel soixante six; Léopold de Belgique soixante-cinq; notre grand ami est un poids léger: cinquante-cinq kilos, tout mouillé, comme on dit dans le peuple.

S. M. la reine Victoria a beaucoup maigri: elle pesait, il y a deux ans encore, cent quatre-vingt-dix livres; elle suit un régime spécial qui l'a diminuée de sept kilos. La *petite* reine de Hollande pèse cent cinquante livres, et elle engraisse! Le petit roi d'Espagne ne pèse que quarante cinq kilos.

Notre sympathique confrère, Carmen Sylva, pèse quatre vingt-deux kilos. C'est respectable, mais depuis longtemps elle ne *pèse* plus sur les destinées de son peuple.

M. Emile Loubet pèse quatre-vingt-deux kilos. Il n'est pas très grand, mais il est tout en os, comme on dit à Montélimar.

## AMUSEMENTS.

### THEATRE "CRESCENT".

"Mistakes Will Happen" est incontestablement une des pièces les plus amusantes et les plus spirituelles qu'il y ait actuellement sur la scène américaine, aussi a-t-elle un succès durable, partout où elle est jouée, notamment à la Nouvelle-Orléans.

M. Dickson y obtient un étonnant succès et il est entouré d'acteurs et d'actrices de valeur.

Il y a aujourd'hui une matinée au Crescent.

### GRAND OPERA HOUSE.

"The Lost Paradise" continue à attirer la foule au Grand Opera House. La pièce a non seulement le mérite de l'actualité, mais aussi de l'intrigue qui est remarquablement traitée. Ajoutons à cela la façon dont elle est interprétée par la troupe Baldwin-Melville qui a été formée avec grand soin et qui est permanente. Peu de compagnies peuvent ainsi retenir le public pendant toute une saison.

### THEATRE TULANE

Il y avait, hier, une matinée au Tulane. On y donnait "Sherlock Holmes" avec l'excellente troupe formée par M. Frohman. La salle était non seulement pleine, mais remarquablement composée. Il faut rendre justice à Sherlock Holmes, c'est une véritable œuvre d'art. On y reconnait la main non seulement d'un habile arrangeur, mais aussi et surtout d'un styliste, et puis elle est montée avec luxe et une grande fidélité dans les détails.

### L'ESPRIT DES AUTRES.

On demande au critique Z...:

—Comment avez vous fait pour trouver tant de termes laudatifs en parlant de la pièce de X....?

—Seul, je n'aurais jamais pu: il me les a fournis lui même!

Mme Z....ne laisse guère de répit à ses domestiques. Sa soubrette Julie, une fine mouche, lui disait l'autre jour:

—Madame serait bien aimable de me prêter un roman pour occuper mes loisirs.

Octroi du volume; nouvelle requête de Julie:

—Madame serait bien bonne de m'accorder quelques loisirs pour lire le livre qu'elle m'a prêté....

## LE VICKSBURG.

Presse Associée

Boston, 17 octobre—La canonnière Vicksburg est maintenant en cale sèche dans le chantier de Charleston.

Il est en réparation et va être expédié en Chine.

## Proposition d'ouverture immédiate des négociations.

Presse Associée

Washington, 17 octobre — M. Thiébaut, chargé d'affaires de France à Washington, a presenté aujourd'hui au département d'état un mémorandum dans lequel le gouvernement français demande l'ouverture immédiate de négociations avec la Chine, conformément aux réponses des puissances à la note française.

# Feuilleton

—DE—

*L'Abeille de la N. O.*

7 Commencé le 11 octobre 1900

## INFAME!

Par George Spitzmuller.

PREMIÈRE PARTIE.

BOURREAU ET MARTYRE

VI

APRÈS....

*Suite.*

Pourtant, parfois, un rayon d'espoir se glissait parmi de sombres pensées:

—Qui sait? se disait-il, la mort de mon pauvre père a peut être fait tomber l'inimitié qui nous a séparés de la famille de Marie... Oh! oui, je tenterai encore une démarche. Je me présenterai à M. Liebenstein. Je lui dirai tout ce que j'ai souffert.... Je le supplierai, au nom de mes parents morts, d'oublier le malentendu qui nous a désunis.... J'implorerai sa pitié.... Marie intercédera pour notre bonheur....et nous réussirons peut être!....

Ballotté entre ces alternatives de découragement et d'espérance, le capitaine Neubourg touchait au terme du voyage.

Avant d'apercevoir les côtes, il sentait déjà sa poitrine se dilater aux vivifiantes effluves de la douce brise de France.

Ses pieds foulèrent bientôt le sol de la patrie. Le lendemain matin, il était à Mulhouse.

Tout ému de se retrouver, après une si longue absence, à la gare de sa ville natale, n'ayant plus pour l'attendre, comme jadis, un membre de sa famille, Gérard interrogeait les visages pour retrouver quelques traits amis ou seulement connus.

Un grand jeune homme en vêtement de cérémonie, passant auprès de lui, fit pousser au capitaine une exclamation de joyeuse surprise.

—Tiens, Dornach!

—Tiens, Neubourg!

Et les deux camarades de collège, si fortuitement remis en présence, se donnèrent une cordiale poignée de main.

—Eh bien! mon pauvre ami, disait Dornach, en voilà une surprise! Tu sais que l'on t'a cru mort?....

—Il y a eu tant de fausses alarmes et aussi de joies mensongères données aux familles dont les fils guerroyaient là-bas...

Gérard en quelques mots, raconta son voyage. Puis, brusquement rappelé à la réalité par les détails des bagages, il dut quitter son ami.

—Mais, à propos, fit-il auparavant, où vas-tu en cette tenue de fête?

—A l'église mon cher.

—A l'église?

—Oui, pour féliciter M. Théobald de Robertsau, notre nouveau procureur, qui se marie ce matin.

—Avec qui? demanda Neubourg saisi sans savoir pourquoi, d'un mauvais pressentiment.

—C'est vrai, tu ne peux savoir, avec Mlle Liebenstein....

Dornach, en disant cela, ne pensait même plus à l'ancienne idylle de Gérard et de Marie.

—Eh mais! continua-t-il en regardant sa montre, je suis presque en retard, il faut que je me dépêche. A bientôt, mon cher ami. Nous nous reverrons.

Il s'éloigna, après avoir tendu à Neubourg sa main, que celui-ci pressa machinalement.

Gérard le suivit d'un œil hagard. Il était resté debout, comme pétrifié par l'affreuse nouvelle.

Quelle fatalité!

L'officier veut se raidir contre ce coup, —mais en vain. Ses yeux se troublent, sa raison s'égare. ..

Obéissant à une impulsion irrésistible, il se précipite dans un fiacre, il se fait conduire à la mairie.

En quelle intention?.... Il n'en sait rien au juste lui-même.

Devant l'hôtel de ville, une longue file de voitures s'ébranlait; le cortège nuptial venait de quitter la salle des fêtes et se rendait à l'église.

C'en est fait! Marie est la femme d'un autre....

Ah! s'il avait pu arriver un quart d'heure plus tôt! Peut-être aurait-il empêché cette union....

Mais il ne réfléchit plus. Il ne coordonne plus ses pensées... Une seule idée lui vrille le cerveau:

—Elle est mariée!.... Irrémédiable destin!.... Elle est perdue à jamais....

Il vole à l'église, y entre d'un pas saccadé, automatique.

Il veut voir.... Il veut contempler la mariée dans sa blanche toilette....

Il l'aperçoit en effet, agenouillée sur le prie-Dieu, en face de l'autel, à côté de celui qui est son mari devant les hommes, et qui va l'être devant le Créateur.

A cette vue, les nerfs de Gérard se détendent.... Il tombe sur une chaise, la tête entre les mains....

La foule indifférente ne fait pas attention à lui, trop occupée qu'elle est à considérer le jeune couple et la brillante assistance qui l'accompagne....

C'est le moment solennel de l'élévation.

A l'orgue, une voix de femme chante l'"Ave Maria" de Gounod, cette inspiration haute et grave, mouillée de larmes d'espérance et de foi chrétiennes.

Gérard éprouve une douleur inouïe. Il recouvre peu à peu la force de penser....

Le jeune officier se dit que celle dont il garde l'adoration lui est ravie à jamais.... Hélas! Il s'était accoutumé à l'idée de la perdre; mais fallait-il que la fatalité empoisonnât ainsi la première heure de son retour?

—Ah! se répétait-il, que n'aije eu la poitrine percée de vingt balles mexicaines!

Il fut près de sangloter, lui, le soldat intrépide.... Il sentait son cœur se déchirer, ruisseler de pleurs de sang.... Et pourtant il ne voulait pas accuser Marie, car une voix intérieure lui criait:

—N'abats point l'idole!....Ne la chasse pas de toi-même.... Ne l'accable pas de ton mépris.. Elle souffre.... elle est à plaindre!....

La cérémonie terminée, Neubourg, affreusement pâle, presque chancelant, alla se placer près de la porte de sortie.

C'est là que Marie l'aperçut...

Etait-ce donc, pour elle, la continuation du rêve de la nuit précédente, et le spectre de Gérard se mêlait-il maintenant aux vivants pour lui jeter sa malédiction?

Quand elle tomba sans connaissance, blanche comme sa robe, Théobald, tout en la recevant dans ses bras, fouilla rapidement la direction qu'avaient suivie les yeux de sa femme avant de se fermer.

Il vit le capitaine.

Les regards des deux hommes se croisèrent, chargés d'étincelles de haine et de défi.

Ce ne fut qu'un éclair, jaillissant comme d'un choc d'épées. Le cordon de la foule se resserrait, mettant une barrière entre les rivaux.

Quoique visiblement ennuyé, le procureur faisait bonne contenance. Il tenait Marie contre sa poitrine, cherchant des yeux l'officier comme pour lui dire:

—Oui, je suis son mari.... Je l'ai. Je la garde.... Viens la prendre, si tu l'oses!

Pendant ce temps, le suisse écartait les spectateurs de ce pénible incident.

On fit avancer le premier landau, Mme de Robertsau y fut transportée. Et bientôt, toute la noce, montée dans les voitures suivantes, s'éloigna rapidement du côté de l'hôtel Liebenstein.

En y arrivant, Marie était remise de sa syncope passagère, grâce aux bons soins du docteur Saint-Avold, qui avait servi de témoin à la nouvelle baronne.

Le dîner eut lieu comme si rien ne s'était passé. Par un accord tacite, tous les couples évitaient de parler de la scène de l'église.

Mais, sur la brillante tablée, une contrainte régnait néanmoins. Les jeunes gens avaient beau élever la voix, être exubérants, rire beaucoup, cette exagération de gaîté sonnait faux et ne parvenait pas à dissiper le froid qu'avait jeté l'événement du matin.

Presque tous les convives avaient reconnu Gérard.

Ils comprenaient.

Théobald s'efforça, malgré tout, d'être aimable pour sa femme; elle lui répondit par monosyllabes.

Au fond, tous deux étaient également absorbés par l'incident dont Neubourg avait été la cause; mais leurs pensées prenaient des chemins différents.

Chez Robertsau, un peu nerveux, c'était la colère qui dominait, une colère sourde qu'excitait la peur de paraître ridicule.

Marie, par contre, sentait son âme se dilater à la pensée que Gérard vivait encore, car elle se disait que ce n'était pas un fantôme de son imagination, ce jeune officier si troublé à sa vue.... Elle avait bien distingué ses galons, sa croix.... Et elle était